

239
Faculté de Médecine de Paris

ANNÉE 1899

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 8 Mars 1899, à 1 heure.

PAR

J. MEURICE

Né à Blaye (Gironde) le 8 Janvier 1874.

LES FUGUES

CHEZ

LES ENFANTS

Président : M. JOFFROY, professeur.

Juges : MM. LANNELONGUE, professeur.

HUMBERT et DUPRÉ, agrégés.

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur
les diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

JOUBE & BOYER

Imprimeurs de la Faculté de Médecine

15, RUE RACINE, 15

1899

Faculté de Médecine de Paris

ANNÉE 1899

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 8 Mars 1899, à 1 heure.

PAR

J. MEURICE

Né à Blaye (Gironde) le 8 Janvier 1874.

LES FUGUES

CHEZ

LES ENFANTS

Président : M. JOFFROY, professeur.

Juges : MM. LANNELONGUE, professeur.

HUMBERT et DUPRÉ, agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

JOUVE & BOYER

Imprimeurs de la Faculté de Médecine

15, RUE RACINE, 15

1899



UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE MÉDECINE

Doyen : M. BROUARDEL.

	PROFESSEURS :	MM.
Anatomie.....		FARABEUF
Physiologie.....		CH. RICHET
Physique médicale.....		GARIEL
Chimie organique et chimie minérale.....		GAUTIER
Histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD
Pathologie et thérapeutiques générales.....		BOUCHARD
Pathologie médicale.....	}	HUTINEL
		DEBOVE
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE
Anatomie pathologique.....		CORNIL
Histologie.....		MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils.....		TERRIER
Pharmacologie et matière médicale.....		POUCHET
Thérapeutique.....		LANDOUZY
Hygiène.....		PROUST
Médecine légale.....		BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie..		N...
Pathologie expérimentale et comparée.....		CHANTEMESSE
		POTAIN
Clinique médicale.....	}	JACCOUD
		HAYEM
		DIEULAFOY
Maladies de enfants.....		GRANCHER
Clinique de pathologie mentale et des mala- dies de l'encéphale.....		JOFFROY
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		FOURNIER
Clinique des maladies du système nerveux.		RAYMOND
		BERGER
Clinique chirurgicale.....	}	DUPLAY
		LEDENTU
		TILLAUD
Clinique ophtalmologique.....		PANAS
Clinique des maladies des voies urinaires..		GUYON
Clinique d'accouchement.....	}	BUDIN
		PINARD

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD	DESGREZ	LEJARS	THIERY
ALBARRAND	DUPRÉ	LEPAGE	THIROLOY
ANDRÉ	FAURE	MARFAN	THOINOT
BONNAIRE	GAUCHER	MAUCLAIRE	VAQUEZ
BROCA Auguste	GILLES DE LA	MÉNÉTRIÉR	VARNIER
BROCA André	TOURETTE	MERY	WALLICH
CHARRIN	HARTMANN	ROGER	WALTER
CHASSEVANT	LANGLOIS	SEBILLEAU	WIDAL
DELBET	LAUNOIS	TEISSIER	WURTZ
	LEGUEU		

Chef des Travaux anatomiques..... M. RIEFFEL

Par délibération, en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A ma Mère

A Monsieur et Madame Camille Miret

« Hommage de reconnaissance. »

Meis et Amicis

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Docteur Joffroy

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

Médecin des Hôpitaux

Chevalier de la Légion d'honneur.

AVANT-PROPOS

Pendant notre année d'internat à la colonie de Vaucluse, nous avons été frappés du nombre considérable d'enfants internés à la suite de fugues. Il nous a paru intéressant de recueillir un certain nombre de ces observations et d'en faire le sujet de notre thèse inaugurale. M. le D^r Blin, médecin en chef de la colonie de Vaucluse, nous a toujours montré beaucoup de bienveillance, nous tenons à l'en remercier ici.

Que M. le professeur Joffroy veuille bien agréer tous nos remerciements pour le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de notre thèse.



CHAPITRE PREMIER

Les fugues, dans leur définition la plus simple, sont des impulsions irrésistibles à marcher, à accomplir des voyages. Mais pour beaucoup de neuropathologistes, l'impulsion à marcher, tant qu'elle est consciente, surtout qu'elle est raisonnée, est une impulsion comme les autres, qu'il faut rapprocher des impulsions et des obsessions ordinaires, ce n'est pas une fugue proprement dite. Pour eux la fugue n'est pas seulement caractérisée par l'action, par l'acte que lui donne son nom, par la fuite en un mot, il faut aussi la réunion, l'association de certains symptômes cardinaux dont les plus importants, d'après Monsieur le professeur Raymond, sont au nombre de trois :

1° Une impulsion irrésistible à accomplir un acte ;

2° Cet acte est accompli d'une manière intelligente, régulière, sans violence, en un mot les mouvements sont coordonnés et en harmonie avec les circonstances extérieures. Le malade ne tombe pas, il ne se heurte pas aux obstacles, etc. ;

3° A la fin de l'action impulsive il y a oubli complet de toute la période qui a été remplie par cette action.

En un mot la fugue devient alors un acte impulsif, compliqué et bien coordonné, suivi d'amnésie.

Chez les épileptiques on trouve pendant leurs absences et leurs vertiges des phénomènes comparables. On connaît l'histoire du président de tribunal observé par Trousseau. Ce président se lève de séance et va uriner en pleine salle du conseil, puis se rassied avec dignité, sans avoir conscience de ce qui vient de se passer.

Legrand du Saulle, dans ses « Etudes médico-légales sur les Epileptiques », cite un exemple du même genre : « Dans un compartiment de chemin de fer un homme de quarante ans, se lève tout d'un coup, vide ses poches, dépose sa montre dans son chapeau, jette ses lunettes par la portière, urine sur les genoux d'une petite fille de huit ans, puis se rassied sans rien comprendre à l'indignation des voyageurs... il est tout humilié de son aventure et ne se souvient de rien ».

C'est aussi chez les épileptiques que l'on observe des fugues correspondant à la définition donnée par le professeur Raymond. Sans raison, en apparence au milieu de la plus complète santé, un individu perd tout à coup conscience de ses actes. Il quitte sa maison, erre pendant plusieurs jours et quelque-

fos iplusieurs semaines, puis est tout étonné de se retrouver à quelques centaines de kilomètres de chez lui. Il se demande comment il se trouve là, car il a perdu toute notion du temps et des choses qu'il a pu faire. Legrand de Saulle cite le cas d'un malade qui s'embarqua au Havre sans savoir comment, et ne reprit la connaissance de ses souvenirs qu'en vue de Bombay.

Charcot, dans ses célèbres leçons du mardi, rapporte un exemple de ce genre. Il s'agit d'un nommé M..., livreur de marchandises, qui au lieu d'aller porter des objets chez un client rue de Villiers monte au Mont-Valérien, et ne reprend conscience que sur la place de la Concorde. Un an après, le même individu perd conscience rue Mazagran, et revient à lui à Brest; dix jours après, sans se souvenir d'un pareil voyage.

Dans les cas précédents, les malades présentaient tous deux quelques phénomènes de nature comitiale.

Ce n'est pas seulement chez les épileptiques que l'on rencontre ces fugues suivies d'amnésie; il est une autre catégorie de malades chez lesquels on trouve assez souvent des manifestations semblables; nous voulons parler des hystériques. Monsieur le Docteur Tissié rapporte dans sa thèse le cas d'un homme présentant tous les stigmates de l'hystérie et qui, à tout instant et sans raison, abandonne sa famille, parcourt à pied les grandes routes de France, puis se réveille

stupéfait, ahuri, dans une prison, un hôpital, sans le moindre souvenir de ses expéditions. Mais si on le met en état de somnambulisme artificiel, il est à même de raconter dans les moindres détails les actes qu'il a accomplis.

Monsieur Jules Voisin a communiqué au Congrès international de médecine mentale, le 6 août 1889, les observations de cinq malades sujets à des accès de vagabondages impulsifs qui, après leurs fugues, ne se souvenaient pas de ce qu'ils avaient fait.

Monsieur le professeur Pitres raconte l'histoire d'un malade qui parcourt toute l'Europe d'une manière automatique : dès qu'on lui vante un site, il part et se rend dans les endroits dont on lui a décrit la beauté. Il ne se rappelle de ce qu'il a vu que dans le sommeil hypnotique ; c'est un hystérique avéré.

Monsieur le docteur Garnier, dans un travail paru en 1887 dans les Annales d'hygiène et de médecine légales et intitulé « l'automatisme somnambulique devant les Tribunaux », cite des cas de ce genre.

La thèse inaugurale de M. Saint-Aubin, contient cinq observations de ce genre où les fugues coïncident manifestement avec l'hystérie. Il en est de même du cas rapporté dans la thèse de M. Collin. La même opinion est soutenue par M. Ballet dans une de ses leçons où il présente un malade hystérique faisant de fugues d'un mois entier sans en conserver à son réveil, le moindre souvenir.

À côté de ces fugues inconscientes et suivies d'amnésie, il en existe d'autres où la conscience et la mémoire sont entièrement conservées. M. Régis a proposé de désigner ce genre d'impulsions sous le nom de *dromomanie*, pour les distinguer des deux sortes de fugues dont il est question plus haut et auxquelles serait réservée la désignation d'automatisme ambulatoire.

Cette troisième catégorie de fugues se rencontre surtout chez les sujets psychasthéniques ou dégénérés, elle peut aussi se trouver chez des hystériques ou des épileptiques, mais en dehors de leur maladie, et conservant alors les phénomènes bien connus caractéristiques de ce genre de fugues. Ces caractères sont l'obsession, la conscience de l'acte, l'irrésistibilité, la satisfaction quand l'acte est accompli, et enfin l'absence d'amnésie.

Ces impulsions psychasthéniques sont très fréquentes chez les enfants ; dans le seul service de la colonie de Vaucluse nous avons pu réunir une quarantaine d'observations, qui, avec un cas emprunté à M. Raymond, vont faire l'objet du chapitre suivant.



OBSERVATIONS

OBSERVATION I (Professeur Raymond).

G. M..., âgé de 10 ans. Dans ses antécédents héréditaires on relève ce fait particulier que deux sœurs de son père ont présenté des accidents analogues aux siens, elles faisaient des fugues ; l'une d'elles avait des convulsions, mais il n'a pas été possible de savoir si ces convulsions étaient de nature hystérique ou épileptique. Le grand-père semble bien avoir été un alcoolique chronique.

M... a eu une enfance normale sans retard dans son évolution, mais de très bonne heure il a montré un mauvais caractère, il était boudeur, sombre, sournois et menteur, il se vantait de n'avoir d'affection pour personne, cependant il était intelligent et apprenait facilement à l'école. Il a été élevé à la campagne par sa grand'mère. Il n'est à Paris, chez ses parents que depuis peu de temps.

Un soir de l'année dernière, le samedi 7 décembre, sans aucune espèce de raison, il sort de la salle sous prétexte d'aller aux cabinets et il disparaît dans la rue. Malgré toutes les recherches des parents, le

dimanche on ne l'a pas retrouvé. L'enfant est rentré de lui-même dans la nuit du lundi au mardi, disant qu'il revenait parce qu'il avait faim et que, sans cela, il ne serait pas de retour. Cette fugue a recommencé trois fois en quinze jours à peu près dans les mêmes conditions, il partait à l'improviste, restait absent 2 ou 3 jours et revenait quand il était pressé par la faim. Il a fait en tout 6 de ces fugues.

Nous le recevons à l'hôpital au mois de janvier et pendant un mois qu'il passe dans le service il se montre très raisonnable. De temps en temps seulement, il se plaint que « cela lui parle dans la tête, qu'il a envie de s'enfuir » mais il ne fait aucune tentative pour se sauver.

A peine rentré dans sa famille, en février, il dit encore un soir à sa mère qu'il s'en va aux cabinets et le voici qui se sauve dans la rue à peine vêtu par ces grands froids. Ce n'est que le lendemain dans la nuit que les sergents de ville l'ont trouvé couché bien tranquille sous le pont d'Austerlitz. Enfin tout dernièrement, il vient encore de s'enfuir pour la huitième fois, mais il a fait des progrès, car il a vécu trois jours en se faisant donner à crédit du pain et des gâteaux par les fournisseurs de sa famille.

Depuis sa mère l'a gardé chez elle vêtu d'une robe de fille qui lui enlève, paraît-il, l'envie de s'en aller.

L'étude attentive des antécédents du jeune M... de même que l'étude précise de ce qui se passe avant ou après la fugue, montre qu'il n'existe, dans le cas particulier, ni symptômes comitiaux, ni phénomènes hystériques. Il décrit bien et d'une façon sensée les impulsions qu'il éprouve : « C'est plus fort que moi,

dit-il, cela me poussait à marcher, cela me faisait mal derrière la tête, ça me pousse comme si une personne me poussait ».

OBSERVATION II, (personnelle)

Emile H., 14 ans, fils d'un alcoolique invétéré et d'une mère tuberculeuse, tous deux morts très jeunes, fut élevé par son oncle. Jusqu'à neuf ans, il donna toute satisfaction à ce dernier ; à cette époque et à la suite d'une congestion cérébrale, il changea de caractère, devint menteur, paresseux et voleur. A treize ans, il vole de l'argent chez son oncle, va voir une parente à Pont de Metz et lui dérobe 160 francs. Muni de cette somme, il achète un vêtement complet, prend le train pour Amiens et descend dans un hôtel de cette ville, où il passe son temps à faire voler dans sa chambre des oiseaux qu'il s'était procurés.

Après une dizaine de jours, il rencontre une cousine, cette dame lui prend ce qui lui restait d'argent, paye ses dépenses et le renvoie à Paris. Mais au lieu de rentrer chez son oncle, il erre quatre jours, couchant dans les gares et ne prenant presque pas de nourriture, puis revient à la maison amaigri et exténué de fatigue. Il ne veut donner aucune raison de sa fugue mais promet de ne plus recommencer. On le place alors dans un magasin de nouveautés, puis chez un quincaillier d'où il se fait renvoyer pour vols. Au mois de mai 1897, devant être opéré de végétations

adénoïdes, il se lève la nuit, prend tout l'argent qu'il trouva dans la caisse de son oncle, une trentaine de francs, un bon de l'exposition qu'il revend 15 francs, boulevard Sébastopol, une reconnaissance du Mont-de-Piété, des effets et une valise et se sauve le matin du jour où il devait subir l'opération.

Il descend à l'hôtel du Nord, boulevard Denain et y reste quatre jours ; puis imitant la signature de son ancien patron, il se fait livrer au *Bon Marché*, diverses marchandises : vêtement complet, linge, foulards, mouchoirs brodés et autres, chocolat, gaufrettes, etc. Chargé de tous ces paquets, il erre dans Paris, deux jours et une nuit, s'endort même à côté la nuit sur un banc du boulevard, puis fatigué de les transporter, il va les déposer, sans avoir touché à rien, chez un de ses parents éloignés. Il reste encore cinq jours à errer dans Paris, couchant dans les wagons de la gare du Nord, achetant un peu de nourriture avec l'argent qui lui restait, puis anéanti de fatigue, il vient rôder autour de chez son oncle et le concierge l'ayant aperçu, le fait arrêter à 1 heure du matin. C'est alors qu'il est placé à Vacluse. Il avoue être parti de chez lui sans but et uniquement pour éviter l'opération qu'on devait lui faire.

OBSERVATION III, (personnelle)

René Sam..., 8 ans, fils de parents bien portants, le grand-père seul est un peu buveur. Elevé à Romo-

rantin par des nourriciers, il fut ramené à Paris, au mois de novembre 1897 ; à partir de ce moment, il s'échappe de la maison, aussitôt que sa mère tourne le dos et va voler aux étalages des boutiques.

A l'école, il ne veut rien faire, non qu'il soit inintelligent, mais parce qu'il est excessivement paresseux. Un soir du mois de janvier 1898, à la sortie de l'école, sa mère le surprend, Avenue des Gobelins, avec un gâteau volé à la main, elle le gifle. L'enfant s'échappe et est retrouvé le soir au poste, Reconduit chez lui, il se sauve le lendemain et les jours suivants, si bien que du 1^{er} au 14 janvier, il s'échappe quatorze fois. Tous les jours, sa mère était obligée d'aller le chercher dans les différents postes de police du quartier, où, on avait fini par connaître son signalement. Il donnait du reste de faux noms aux agents de ville et quand on le reconduisait chez lui, il disait avec assurance « mais non, ce n'est pas là que je demeure. » Il est resté, une fois, deux jours au dépôt, ayant donné une fausse adresse et raconté que son père, employé de chemin de fer, était cordonnier. Sa mère, fatiguée d'aller toujours à sa recherche, le place à Vaucluse. Très réticent, l'enfant répond à toutes les questions qu'on lui adresse « Je ne sais pas » « ça m'est égal. »

OBSERVATION IV, (personnelle)

Armand Lema..., 14 ans, père mort alcoolique, mère bien portante, placé comme cuisinier. L'enfant a été placé de 5 à 13 ans, dans une colonie agricole.

Meurice

cole ; de retour à Paris en février 97, on le met chez un marchand de vin de Courbevoie, mais il ne s'y plaît pas et un matin il décampe sans un sou dans sa poche. Il n'ose pas rentrer chez lui de peur d'être réprimandé et il se met à vagabonder ; il erre pendant un mois dans Paris, vivant avec les cinq ou six sous qu'il mendie chaque jour, et couchant sous le Pont-Neuf. Tout le mois de septembre, s'écoule ainsi, puis une nuit il est trouvé par des agents de la sûreté dormant sous le pont, on l'arrête comme vagabond et on le place à Vaucluse. Il explique cette longue fugue par la peur qu'il avait d'être réprimandé, crainte qui ne paraît pas justifiée, car sa mère est d'un caractère très doux.

OBSERVATION V (personnelle)

Louis Th..., 15 ans 1/2. Comme antécédents héréditaires, on relève l'alcoolisme chez le père ; la mère élevée aux enfants assistés ne présente rien d'anormal. A l'âge de 4 ans, l'enfant, à la suite d'une frayeur, devient bègue ; à 10 ans, il est atteint de la fièvre typhoïde. D'une intelligence ordinaire, il apprenait assez bien à l'école où il reste jusqu'à douze ans. A partir de ce moment, il aide sa mère à pousser une voiture de quatre saisons. En l'espace d'un an, il part six fois de chez ses parents ; les cinq premières fugues ne durent chacune que quelques jours pendant lesquels il rôde dans Paris, couche sous les ponts

ou dans les asiles de nuit et vit de mendicité. Mais la sixième de ces fugues dure six mois sans que ses parents puissent savoir ce qu'il était devenu. Parti de Paris, après avoir vagabondé une dizaine de jours dans les environs, il avait trouvé du travail chez un marchand de vins de Romainville. Il y reste six mois sans écrire une seule fois à sa famille ; au bout de ce temps, ne se trouvant pas assez bien payé, il rentre chez lui. Ses parents le placent à Vaucluse, où sa bonne conduite lui vaut sa sortie au mois d'août dernier. Mais à peine est-il de retour au domicile paternel qu'il s'en échappé de nouveau et, accompagné d'un chemineau rencontré aux halles, court la campagne pendant deux mois et demi. Il pousse ainsi jusqu'à Nevers, faisant une moyenne de 20 kilomètres par jour, travaillant parfois dans les fermes, mais vivant la plupart du temps de mendicité. A Nevers, son compagnon le quitte et comme il s'ennuie seul, il revient à Paris où des sergents de ville l'arrêtent aux halles endormi dans une voiture de maraîcher. Il est alors ramené à Vaucluse. Pressé de dire pourquoi il part de chez lui, il répond : « C'est plus fort que moi, c'est comme si on me poussait ».

OBSERVATION VI (personnelle)

Méz..., 15 ans et demi, est très intelligent et a eu sans aucune peine, depuis qu'il est à Vaucluse, son certificat d'études. A l'âge de neuf ans, à la suite

d'une réprimande, il partit de chez lui et erra pendant trois jours dans Paris, vivant de mendicité et de vols aux étalages, il couchait sous les baraques installées place de la Bastille à l'occasion de la fête. C'est là que la police le surprit. Ramené chez ses parents, il s'en échappe huit jours après, traîne dans Paris pendant vingt-quatre heures et se fait rattraper par son père sur le boulevard Voltaire. Quelques semaines plus tard, il s'enfuit de nouveau, va chez une pierreuse de la rue Sainte-Marguerite, qu'il connaissait on ne sait trop comment, et couche avec elle trois nuits de suite. Il avoue avoir pratiqué le coït à plusieurs reprises. Le matin, la femme lui donnait à manger et le renvoyait en lui mettant dix sous dans sa poche. Ce n'est qu'après trois jours que la police put le prendre.

OBSERVATION VII (personnelle)

Pierre Ch..., 17 ans. Les parents sont tous deux bien portants, pas alcooliques. L'enfant reste à l'école jusqu'à treize ans, il obtient avec assez de peine son certificat d'études. Placé sans succès chez divers patrons, son caractère paresseux et irritable le faisait congédier de partout. Il a toujours eu la passion de l'astronomie et de la géographie, il ne rêvait que voyages et très souvent il partait de chez lui le matin, marchant pendant 40 ou 50 kilomètres comme poussé par une force irrésistible, ne songeant pas à prendre

de nourriture, puis il rentrait plus calme, sans donner d'explications sur ces fugues.

OBSERVATION VIII (personnelle)

Clotaire De..., 13 ans, fils d'un ivrogne invétéré, mort dans un accès de délire alcoolique et d'une mère tuberculeuse. L'enfant très gentil, très doux, apprenait bien à l'école et était très raisonnable. Puis sans raison, au mois de juin 1897, il part de chez lui et s'en va à pied jusqu'à Montlhéry, il reste trois jours dehors, mangeant des fruits, des navets arrachés dans les champs, couchant dans les bois, puis rentre à Paris exténué de fatigue. Pressé de dire pourquoi il était parti, il répond : « J'éprouvais comme une force qui m'empêchait de revenir et m'obligeait à marcher en avant ». Il promet de se tenir tranquille, mais quinze jours plus tard, il quitte la maison et va jusqu'à Corbeil, il rentre quatre jours après mourant de faim et disant qu'il aimait la campagne et qu'il avait besoin de marcher. Huit jours plus tard, nouvelle fugue de 48 heures dans les mêmes conditions. Placé à Vacluse, il se conduit très bien et écrit à sa mère de le faire sortir, qu'il ne recommencera plus à partir. Au bout de six mois, pour le jour de l'an 1898, sa mère le prend en permission ; le 3 janvier, à midi et demi, sans prévenir personne, il part de la maison, marche toute la journée sur les boulevards extérieurs et rentre très tard dans la nuit, anéanti de fatigue,

disant toujours qu'il avait besoin de marcher et qu'il était poussé par quelque chose d'invincible. Ramené à la colonie, il prétend éprouver souvent des envies de marcher, mais ne cherche pas à s'évader.

OBSERVATION IX (personnelle)

Alfred C., 13 ans, intelligent mais paresseux, n'apprenait pas grand'chose à l'école. Un matin, alors qu'il avait huit ans, il quitte sans raison sa mère et s'en va à Saint-Mandé; comme la nuit tombait, il est pris de peur et se met à pleurer, un agent de police le ramène à Paris, là il s'émerveille de la hauteur des maisons, disant que chez lui elles étaient bien plus petites, son but était de faire croire qu'il était de la campagne. Arrivé chez le commissaire de police, il donne une adresse fausse de ses parents, et on a de la peine à retrouver ceux-ci. Quelques temps après, sa mère lui donne vingt sous pour faire une commission, C. s'enfuit et va à Brie-Comte-Robert, il est recueilli par des personnes qui préviennent sa famille, C'est alors qu'il est placé à Vacluse. Il ne donne aucun motif pour expliquer ses fugues.

OBSERVATION X (personnelle)

Célestin Ber., 13 ans, fils d'ivrognes invétérés, l'enfant est d'une intelligence au-dessus de la moyen-

ne, et n'a eu aucune peine à obtenir son certificat d'études. Jusqu'à l'âge de sept ans, c'était un garçon modèle, mais à partir de ce moment, et sans qu'on puisse trouver une raison à cela, il se mit à s'enfuir de chez lui d'une façon constante, restant de huit à dix jours hors de la maison, et ne passant jamais un mois sans faire de fugues: On le place huit jours à la petite Roquette, mais dès sa sortie il recommence à vagabonder, sans qu'il puisse donner de motifs à ses fugues. Si on l'interroge à ce sujet il ne peut fournir aucune explication et se contente de dire « je ne sais pas pourquoi je suis parti. »

OBSERVATION XI (personnelle)

Edmond Bl..., 14 ans, le père est un buveur invétéré, la mère est très nerveuse; l'enfant bien qu'intelligent, n'a jamais pu travailler à l'école, il est paresseux et turbulent, ne peut rester en place une minute. Il s'en allait très souvent de chez lui, restant trois ou quatre jours dehors, mendiant et volant des fruits aux étalages, ou bien allait dîner chez des marchands de vin et au dessert avouait qu'il n'avait pas de quoi payer.

OBSERVATION XII (personnelle)

Armand Par..., 14 ans, est allé à l'école jusqu'à 12 ans, n'a jamais eu son certificat d'études à cause de sa paresse. A la sortie de l'école, il travaillait avec

son père à la menuiserie. A six reprises différentes, séparées par un intervalle de trois ou quatre mois il partit de chez lui. Au préalable il mettait de côté l'argent de ses dimanches et quand il avait cinq ou six francs, il allait à Montmartre, son ancien quartier où il avait encore des camarades. Là, pendant cinq ou six jours et quelquefois plus, il jouait aux sous, volait aux étalages des oranges ou des œufs rouges, selon son expression, « il voyoutait. » La nuit il couchait dans des hôtels à 50 centimes, ou bien quand il n'avait plus d'argent, il dormait en plein air sur les bancs, ou dans les maisons en construction, quelquefois aussi dans un caboulot où le patron le laissait passer la nuit. Une fois son argent épuisé, il rentrait chez lui de son plein gré, ou bien se faisait arrêter par la police.

OBSERVATION XIII (personnelle)

Arsène Ch..., 14 ans, élevé en nourrice à la campagne fut ramené à Paris, chez ses parents, à 6 ans. A cet âge il commençait déjà à vagabonder, profitait de l'inattention de sa mère pour s'échapper chaque fois que l'occasion se présentait. En grandissant il devint plus adroit et volait de l'argent à ses parents avant de s'en aller. Il fit ainsi des fugues continuelles jusqu'à son placement à Vaucluse, il y a deux ans. Pourquoi t'en allais-tu ? lui demande-t-on. « Je ne sais pas, cela m'amusait. » Ce sont là tous les motifs qu'il donne.

OBSERVATION XIV (personnelle)

Alexandre Esn... 17 ans, a été placé il y a deux ans à Vaucluse, pour ses nombreuses fugues; son père ouvrier mécanicien avait inutilement essayé de lui faire apprendre un métier. Tour à tour apprenti serrurier, pâtissier, cordonnier, il ne restait jamais plus de quelques semaines dans ses diverses places. Depuis sa sortie de l'école jusqu'à son entrée ici, dans un laps de temps de deux ans, il s'est enfui plus de vingt fois de chez lui. Il restait quatre ou cinq jours dehors, flânant dans Paris, ou portant aux gares les colis des voyageurs, vivant de quelques sous qu'il gagnait et surtout de vols. Puis quand il avait assez de vagabonder et de coucher à l'étiquette étoilée, il rentrait chez ses parents, pour en repartir quelques jours après « cela l'amusait » dit-il et c'est la seule raison qu'il donne de ses fugues.

OBSERVATION XIV (personnelle)

Claude Dus... 16 ans, est allé à l'école jusqu'à 13 ans, sa paresse ne lui a pas permis d'avoir son certificat d'études. A la sortie de l'école il essaie de plusieurs métiers sans avoir de goût pour aucun. Son véritable plaisir était de partir de chez lui et d'errer

plusieurs jours dans les environs de Paris, couchant sur les fortifications et dans les asiles de nuit. C'est là qu'il fait connaissance de jeunes vagabonds de son âge avec lesquels il élit domicile aux vieilles Buttes-Chaumont et il se joint là à une bande organisée de voleurs. Dans la journée chacun des membres de cette association allait aux provisions à Paris, volant chez divers commerçants, le soir les victuailles étaient mises en commun et l'on faisait de véritables festins dans ces carrières abandonnées. Il reste aux Buttes-Chaumont un mois, au bout de ce temps il est retrouvé par son père qui le place à Vacluse. Dus... avoue avoir beaucoup de goût pour ce genre de vie et compte bien le recommencer un jour ou l'autre.

OBSERVATION XVI (personnelle)

Florentin Gal... 16 ans, le père est mort à Sainte-Anne, la mère marchande des quatre saisons n'avait pas beaucoup le temps de surveiller son fils, aussi celui-ci en profitait-il pour lui voler de l'argent et pour s'en aller vagabonder dans Paris. A cinq reprises différentes il quitta la maison, restant de quatre à huit jours dehors, flânant avec des camarades, et rentrant le soir coucher dans l'escalier de l'immeuble qu'habitait sa mère.

Placé à Vacluse en 1894, il y reste trois ans, et très intelligent il n'a pas de peine à avoir son certificat d'études. En juillet 1897, sa mère essaye de le

reprendre, mais au bout de deux jours il lui vole cent sous et s'enfuit, il reste cinq jours dehors, rentre au bout de ce temps, et recommence à se sauver huit jours après.

Sa mère le replace alors à Vaucluse. Si on lui demande la raison de ses fugues, il répond : « c'était comme une folie qui me passait et me poussait à partir ».

OBSERVATION XVII (Personnelle)

Alexandre Das... 13 ans, très joueur et très dissipé ne voulait rien faire, à l'école, passait son temps à rêver de la mer et des bateaux. Aussitôt que sa mère tournait le dos il s'échappait pour aller aux bords de la Seine et restait des journées entières à jouer dans l'eau. Il dérobe un jour un porte-monnaie, achète un petit bateau et ne pense plus qu'à partir comme mousse. Un beau matin il s'embarque pour Nantes prend le train sans billet et sans un sou dans sa poche, il est arrêté à la gare de Nantes et ramené à Paris. Huit jours après cette fugue, sa mère l'envoie porter des fleurs au cimetière, il reste quarante-huit heures dehors, après être passé tout le temps sur les quais et avoir couché dans les bateaux qui y sont amarrés. En rentrant à la maison il dit à sa mère « que veux-tu c'était plus fort que moi, il fallait que je voie de l'eau ».

OBSERVATION XVIII (personnelle)

Gaston Lam... 10 ans, père et mère bien portants et sobres, pas d'alcoolique dans la famille. L'enfant très intelligent a toujours été paresseux, indiscipliné, il ne faisait pas grand'chose et ne voulait rien apprendre. Au mois de juin 1897 sa mauvaise conduite et ses réponses grossières envers le maître le font chasser de l'école. N'osant pas rentrer chez lui, il erre pendant 4 jours dans Paris, volant et mendiant pour vivre. Il couchait à la belle étoile sur les bancs des grands boulevards, c'est là qu'on le trouva une nuit. Ramené chez ses parents, ceux-ci le placent à Vaucluse.

OBSERVATION XIX (personnelle)

Jean-Baptiste Kir..., 14 ans, le père cocher de fiacre mort alcoolique, la mère bien portante, un oncle paternel était aussi un buveur ; une sœur est partie de la maison à 14 ans, on n'a pas eu de ses nouvelles depuis. Kir... conçu pendant l'ivresse du père est un enfant intelligent mais paresseux, il a eu avec peine son certificat d'études. Placé chez deux patrons, on était content de lui, puis brusquement sans dire pourquoi, il ne voulait plus y retourner.

Depuis sa sortie de l'école jusqu'à son entrée à Vaucluse, dans un laps de temps de moins d'un an,

il quitta la maison à six reprises différentes, sans motif et sans jamais vouloir donner d'explication, il se serait plutôt laissé battre que de parler.

Ses cinq premières fugues durent de deux à dix jours, pendant lesquels il vagabondait dans Paris, volait aux devantures et couchait dans l'escalier de sa maison ou dans ceux des immeubles qu'il avait habités précédemment. Sa mère l'ayant enfermé pour qu'il ne s'en aille plus, il attache ses draps ensemble et descend par la fenêtre. Cette dernière fugue dure six semaines ; pendant les premiers quinze jours, il parcourt les environs de Paris, vivant de carottes et de navets qu'il déterrait, de fruits qu'il dérobaît, couchant dans les granges ou dans les bois. Puis il revient à Paris et se remet pour vivre à voler aux étalages ; il avait élu domicile dans un hangar de la rue Cendrier, sous une petite charrette à bras ; c'est là qu'il passait ses nuits, c'est là aussi qu'il est arrêté comme vagabond et placé à Vacluse, d'où il essaie à trois ou quatre reprises de se sauver, sans succès du reste.

OBSERVATION XX (personnelle)

Philippe Ch., 15 ans, fut placé en Janvier 1897, à Vacluse, pour ses nombreuses fugues. Ses parents employés au dehors ne pouvaient le surveiller, et il en profitait pour partir de la maison. Dans un laps de temps d'un an depuis sa sortie de l'école, jusqu'à son placement à l'asile, il quitta onze fois le domicile de

ses parents. A chaque fugue il restait de quinze jours à trois semaines dehors, allant dans les environs de Paris, ayant une prédilection marquée pour le département de l'Oise qu'il parcourut en tous sens, en explorant une partie nouvelle à chacune de ses fugues. Comme tous les vagabonds il vivait d'aumônes et couchait dans les granges ; arrêté cinq fois par la gendarmerie il fut reconduit à Paris par les soins de la police ; les autres fois il rentrait de lui-même quand il avait assez vu de pays. Il voyageait toujours tout seul, à pied ou en chemin de fer, suivant qu'il possédait ou non de l'argent. Quand on lui demande pourquoi il s'en allait ainsi « c'est, dit-il, que je m'ennuyais seul à la maison et que j'avais envie de voir du pays ».

OBSERVATION XXI (personnelle)

Louis Co..., 15 ans, fut placé, à sa sortie de l'école où il n'apprit pas grand' chose, chez divers patrons pour apprendre un métier. Mais n'ayant de goût que pour errer dans Paris, il s'en échappait bien vite pour vagabonder. Il partait continuellement de chez lui le matin, emportant à manger pour la journée, il rentrait en général le soir, une seule fois il coucha sous les chevaux de bois à la fête des Invalides. Il ne fournit aucune explication de ses fugues.

OBSERVATION XXII. (personnelle)

Adolphe Ba..., 11 ans, fils de parents ivrognes, est intelligent et apprenait assez bien à l'école, mais s'en sauvait fréquemment pour aller vagabonder. En l'espace du 19 mois il s'en alla trente-deux fois de chez lui, faisant jusqu'à vingt kilomètres dans sa journée, restant plusieurs jours dehors, couchant à la belle étoile et vivant de mendicité. L'enfant très réticent ne donne pas d'explications.

OBSERVATION XXIII (personnelle)

Maurice Ber..., 17 ans. Comme antécédents héréditaires, le père est mort tuberculeux, la mère est enfermée à Ville-Evrard. L'enfant a eu une enfance normale et intelligent il a obtenu facilement son certificat d'études. Il a toujours été violent et méchant envers les animaux qu'il s'amusait à torturer,

Sans aucune sorte de raison il est parti trois fois de chez ses parents ; deux fois il revint au bout de quelques jours, mais la troisième il disparut pendant un mois après avoir volé cent sous à sa mère. Pendant tout ce temps il vécut de mendicité, des fruits des champs et du produit de son travail avec les saltimbanques dans les foires. Retrouvé par la police on le ramena chez ses parents où pressé de dire pour-

quoi il était parti ainsi, il répondit : « Je ne sais pas. c'est comme quelqu'un qui me poussait ».

OBSERVATION XXIV (personnelle)

François Dan..., 14 ans, Père bien portant, mère très nerveuse. L'enfant apprenait bien à l'école et n'a pas eu de peine à avoir son certificat d'études.

A la sortie son père le place comme apprenti d'abord chez un boucher, puis chez un peintre, il s'en échappe un matin et reste trois jours à vagabonder dans Paris, la police le ramasse une nuit sur un banc du boulevard Magenta et le reconduit chez lui. Son père après l'avoir vertement admonesté le place alors (février 1897), chez un constructeur de vélocipèdes. Au bout d'une semaine, le patron mécontent de son travail, le renvoie en lui remettant sa paye, huit francs environ. Craignant d'être tancé, Dan... ne rentre pas et va passer la nuit aux halles ; le lendemain matin, il fait la connaissance d'un chemineau qui se rendait à Marseille et qui lui propose de l'emmener. Il accepte avec l'idée vague de s'engager comme mousse. Le voilà donc parti à pied, en plein hiver, sans même un pardessus pour se garantir du froid ; son compagnon et lui parcourent une trentaine de kilomètres chaque jour, vivant d'aumônes, couchant dans les granges quand on veut bien les laisser entrer ou dans les bois, s'ils ne trouvent pas mieux. Ils arrivent ainsi à Nevers. Là Dan... exténué de fatigue, couvert

d'engelures et ne pouvant plus marcher est abandonné par le chemineau qui continue son voyage. Il reprend alors seul et péniblement la route de Paris. A Charny-les-Bois, il tombe malade de fatigue ; recueilli par le comte de Guitault auquel il raconte qu'il est orphelin, on le soigne pendant quelques jours. Puis muni d'un peu d'argent donné par le comte, il s'en retourne à Paris, mais au lieu de rentrer dans sa famille, il continue à vagabonder et ce n'est qu'au bout de huit jours que des sergents de ville le ramassent la nuit aux halles. Sa fugue avait duré six semaines. A toutes les questions que lui posait son père pour en connaître le motif, il se contentait de marmotter et ne répondait rien. Si maintenant on l'interroge à ce sujet il répond simplement « J'avais peur d'être attrappé ».

OBSERVATION XXV (personnelle)

Lucien Rib..., 14 ans, est allé à l'école jusqu'à treize ans et a eu sans peine son certificat d'études. Une fois sorti de classe, sous le prétexte d'aller chercher de l'ouvrage, il demandait quelques sous à sa mère et s'en allait vagabonder deux ou trois jours de suite, il partit ainsi cinq fois de chez lui, ce qui valut son placement à Vaucluse.

OBSERVATION XXV (personnelle)

Charles Déc..., 14 ans, d'un caractère très emporté, partait de la maison paternelle à la moindre observation qu'on lui faisait et s'il ne restait pas longtemps dehors, c'est que la police prévenue par son père ne tardait pas à le rattraper. Placé à Vaucluse, il saute par dessus le mur et va se cacher dans les bois, ramené par les gardiens il répond par « je ne sais pas pourquoi je suis parti » aux explications qu'on lui demande.

OBSERVATION XXVII (personnelle)

René Ler..., dix ans, mère bien portante, père alcoolique. L'enfant a toujours été indiscipliné et mauvaise tête, très insolent, c'est le type du voyou de Paris. A l'âge de 7 ans, il commença à quitter la maison, et pendant un an il fit des fugues continuelles, un mois ne se passait pas, sans qu'il ne fit une escapade ; il restait jusqu'à 15 jours dehors, avec d'autres gamins, volant aux étalages et couchant sous les ponts ; aussitôt que la police mettait la main dessus et le ramenait chez lui, il repartait à la première occasion ; les réprimandes et les corrections n'ayant aucune action sur lui, ses parents le placent à Vaucluse. Depuis deux ans qu'il est à la colonie, il a

essayé plusieurs fois de s'échapper, mais il n'a jamais réussi dans ses tentatives.

OBSERVATION XXVIII (personnelle)

Albert Sim..., 16 ans, fils d'alcoolique a toujours été paresseux, il n'est pas arrivé à avoir le certificat d'études. Placé chez plusieurs patrons, il n'a jamais pu y rester, n'ayant de goût pour rien et se complaisant uniquement à vagabonder. Dans sa dernière place, à Plessis-Trévisé, chez un mécanicien, il se montre insolent envers le patron qui le renvoie, il n'ose rentrer chez lui et erre pendant cinq jours à l'aventure. Quand il se décide à remettre les pieds chez sa mère, c'est pour se disputer avec elle, dans un moment de colère, il la gifle et s'en va de nouveau pendant 8 jours. Il est recueilli par une personne charitable qui le garde quelque temps et parvient à lui faire regagner le domicile maternel ; mais sa mère fatiguée de son mauvais caractère et de ses fugues le place à la colonie.

OBSERVATION XXIX (personnelle)

Victor Rest..., 14 ans, débilité mentale, blésité sait un peu lire, écrire et compter.

Les parents le mettent à Vacluse pour ses nombreuses fugues, il part de chez lui le matin, erre dans Paris ou s'en va à Montreuil-sous-Bois voir sa sœur, il rentre en général pour se coucher, mais parfois craignant d'être grondé, il passe la nuit dans l'escalier.

OBSERVATION XXX (personnelle)

Alexandre Van..., 14 ans, fils d'un alcoolique et d'une mère très nerveuse est un enfant intelligent, mais très paresseux, qui apprend avec facilité, mais ne veut point se donner la peine de travailler. Au physique, il est bien développé et ne présente pas de stigmates de dégénérescence.

Au mois d'avril 1896, il se remit à vagabonder s'échappant à six reprises différentes dans le même mois. Ils restait jusqu'à 6 jours hors de chez ses parents errant au hasard : allant à Aubervilliers, Ivry, Boulogne, il vivait de mendicité ou rentrait manger chez lui quand ses parents n'y étaient pas ; il couchait soit sur les fortifications, soit dans les escaliers de maisons où il se faufilait la nuit. Il ne revenait jamais de lui-même, il fallait que chaque fois son père le fit rechercher par la police. Placé à Vacluse, il se tient très tranquille, mais au mois de novembre dernier ses parents l'ayant pris en permission, son premier acte est de prendre la fuite et de recommencer à vagabonder ; au bout de deux jours

il se fait arrêter au Parc-Monceau et ramener à Vauclose. Bien qu'il ne cherche pas à s'évader de la colonie ses idées de fugues le tracassent toujours, et il se promet aussitôt que ses parents l'auront repris, de s'en aller et de bien prendre ses précautions pour ne pas être retrouvé.

OBSERVATION XXXI (personnelle)

Alphonse Bru..., 13 ans, débile, sait lire, écrire et un peu compter, habitait Arcueil, avec ses parents blanchisseurs. Sans raison ou parce qu'il cédait à ses petits camarades, il se sauvait fréquemment de chez lui, restait jusqu'à sept jours dehors vivant d'aumônes et de vols aux étalages ; arrêté à trois reprises différentes par la police, ses parents finissent par le placer à Vauclose.

OBSERVATION XXXII (personnelle)

Georges Bon..., 12 ans. Le père, ivrogne, éhonté, la mère normale. L'enfant élevé à la campagne, jusqu'à 7 ans, est d'une intelligence un peu au dessous de la moyenne ; dans la Haute-Loire, où il était en nourrice, il vagabondait souvent et parfois passait la nuit dehors. Revenu à Paris, chez sa mère, il se sau-

vait continuellement. A l'époque des fêtes russes, il découche pendant trois nuits, dormant sous les voitures.

Il fait ainsi douze fugues en quelques mois, sa mère passait son temps à le chercher à tous les postes de police. Très réticent, il ne donne aucune raison pour expliquer ses vagabondages.

OBSERVATION XXXIII (personnelle)

Auguste Br., 15 ans. Le père, ouvrier fumiste, buveur, vit en concubinage. L'enfant intelligent, mais livré à lui-même, par manque de surveillance s'en allait de chez son père, dès l'âge de quatre ans. Depuis, cette époque, ses fugues étaient continuelles, et il connaît sur le bout du doigt tous les endroits de Paris où les vagabonds peuvent trouver asile la nuit. C'était un habitué des ponts et des terrains vagues, ainsi que des asiles de nuit. Arrêté pour vagabondage, on le place à Vacluse. Au bout de cinq mois, il s'évade, et après avoir parcouru la nuit la distance qui sépare Vacluse de Paris, il recommence à errer sur le pavé de la capitale. Pendant 17 jours, il mène sa vie d'autrefois, puis se fait arrêter une nuit, sous le pont d'Austerlitz et réintégrer à Vacluse.

OBSERVATION XXXIV (personnelle)

Lucien Al..., 11 ans, élevé à la campagne revient chez ses parents à Paris à huit ans. On le met à l'école où très paresseux il ne fait grand chose. Un matin de novembre 1896 au lieu d'aller à l'école il s'enfuit à la porte de Versailles, couchant dans les escaliers et demandant l'aumône. Au bout de trois jours des sergents de ville le ramènent à son père. Un mois plus tard en revenant de l'école il file à Vincennes, erre quelques jours dans le bois jusqu'à ce que des passants le recueillent et préviennent le père qui le place à Vaucluse.

OBSERVATION XXXV (personnelle)

Jules Au..., 12 ans, fils d'un père ivrogne et d'une mère présentant des crises hystéro-épileptiques, est intelligent mais turbulent et paresseux. Il partait souvent de chez lui pour aller vagabonder sur les bords de la Seine qui l'attirait irrésistiblement. A deux reprises différentes il coucha dans les champs et rentra le lendemain tout déguenillé ayant perdu ses chaussures et son paletot.

OBSERVATION XXXVI (personnelle)

Victor Bar..., 11 ans, enfant très gentil jusqu'à huit ans, à partir de ce moment il ne se passait presque pas de jour sans qu'il se sauvât de chez ses parents, il vagabondait tout le jour, mendiant et volant et la nuit couchait dans les cabinets de sa maison, où il n'osait pas se présenter.

OBSERVATION XXXVII (personnelle)

Maurice Red..., 14 ans, élevé à Nogent-sur-Marne chez ses parents, sur lesquels nous n'avons pas pu avoir de renseignements. Red... paraît avoir eu une enfance normale, il allait à l'école, se montrait travailleur mais n'avait pas beaucoup de facilité pour apprendre. Il lit couramment écrit et compte d'une façon passable. Au physique il est bien développé mais présente comme stigmates de dégénérescence des dents mal implantées et des oreilles en anse.

Au mois de mars 1898, il part à pied de Nogent pour se rendre à Paris, avec 25 fr. dans sa poche, il mange et couche chez des marchands de vin et se promène toute la journée. Au bout de huit jours se trouvant sans ressources, le marchand de vin où il était le met à la porte et il retourne chez lui. Quinze jours plus tard il revient à Paris, mais cette fois sans

argent, il y reste six jours vivant d'aumônes et couchant à la belle étoile puis lassé de vagabonder il rentre chez ses parents. Pendant deux mois il se montre tranquille et raisonnable, puis, un matin, il s'enfuit, erre pendant cinq jours dans le bois de Vincennes, mangeant le pain que les passants lui donnent et dormant dans les fourrés, c'est là que la police le trouve un soir, il est ramené à Nogent et ses parents le placent à Vaucluse.

OBSERVATION XXXVIII (personnelle)

Lucien Sal..., 16 ans, enfant développé normalement, physionomie intelligente, pas de stigmates de dégénérescence, instruction rudimentaire.

Placé par ses parents à l'orphelinat de l'abbé Roussel, il s'en échappe au mois d'avril 1898, avec vingt sous dans sa poche, il erre pendant un mois à l'aventure dans Paris, mangeant aux Bouchées de pain, couchant dans les asiles de nuit, sous le pont d'Austerlitz ou dans les bateaux amarrés le long des quais ; arrêté pour vagabondage, ses parents le placent à Vaucluse.

OBSERVATION XXXIX (personnelle)

Louis Raim..., 16 ans, enfant chétif, très petit pour son âge ; présentant un léger strabisme diver-

gent de l'œil gauche, intelligence au-dessous de la moyenne. Fugues nombreuses, mais de courte durée, il partait de chez lui, le matin et rentrait pour se coucher, après avoir toute la journée, flâné au bord de la Seine, et sans avoir pris de nourriture.

1. OBSERVATION XL (personnelle)

Valentin Zo..., 17 ans, fils d'un tuberculeux et d'une mère très nerveuse, et un dégénéré présentant des idées ambitieuses et des perversions sexuelles. Très intelligent, il n'a jamais voulu rien faire, aussi son instruction est-elle très rudimentaire, il est d'un caractère très-vif et s'emportait jusqu'à frapper sa mère.

Placé chez un marchand de nouveautés, il y reste une quinzaine de jours, mécontentant, son patron, par sa paresse ; puis un matin, il dérobe 150 francs et va passer huit jours à Bruxelles, en compagnie d'un individu avec lequel il avait des relations contre nature. A bout de ressources, il se fait rapatrier. Sa mère le replace chez un autre mercier, mais il n'y séjourne pas longtemps ; il raconte à son patron, une histoire inventée par lui de toutes pièces, disant que sa mère était morte à Marseille et qu'il lui fallait absolument de l'argent pour aller assister à l'enterrement. Le patron ému lui avance une petite somme d'argent, dont il se sert pour vagabonder dans Paris, s'abandonnant à ses perversions sexuelles. Il reste ainsi cinq ou six jours, hors de chez sa mère et il se fait ramener par la police.

CHAPITRE III

Malgré la coïncidence des fugues conscientes avec l'hystérie et l'épilepsie, nous avons tenu à ne prendre comme sujets de nos observations que des enfants indemnes de tout stigmate de nature hystérique ou comitiale. Les enfants dont les fugues sont décrites au chapitre précédent sont ou des dégénérés ou des débiles : beaucoup se rapprochent des individus bien portants et ne s'en distinguent que par des perversions instinctives, plus ou moins accusées. Il s'agit donc bien de fugues raisonnées, d'impulsions psychasthéniques de dromomanies.

La lecture des cas rapportés plus haut montre combien sont parfois violentes ces impulsions ; les enfants déjouent pour les satisfaire la surveillance dont on peut les entourer, profitent d'un moment d'inattention des parents, se servent du prétexte d'une course ou d'une commission et vont même parfois, comme le jeune Lis..., jusqu'à s'échapper par la fenêtre à l'aide de leurs draps liés ensemble. Si les uns, plus prévoyants, ont soin avant de partir de se munir de quelque argent,

allant pour s'en procurer jusqu'au vol, ou à l'invention d'histoire fabuleuse. telle celle de Zo... racontant à son patron que sa mère était morte alors qu'il n'en était rien, beaucoup d'autres, ne songeant qu'à satisfaire leur besoin de fuite, partent sans un sou dans leur poche et sans se préoccuper de la manière dont ils vivront. Ceux-là sont à coup sûr les plus nombreux et c'est bien là une preuve de la violence, de l'irrésistibilité de leur impulsion. Et chez ces derniers, les réprimandes, les moyens de répression de toutes sortes sont inefficaces ; l'internement même n'est pas toujours suffisant ; pendant leur séjour à l'asile ils usent de tous les moyens pour déjouer la surveillance des gardiens, et en tous cas dès qu'ils en sont sortis ils recommencent bien souvent à vagabonder.

Pour justifier des impulsions aussi irrésistibles, il semblerait que les enfants doivent avoir des motifs bien sérieux ; nous avons vu qu'il n'en était rien. Ceux qui donnent une explication, allèguent les choses les plus futiles et nullement en rapport avec la durée de leurs fugues ; Dan..., par crainte d'une réprimande s'en va jusqu'à Nevers et reste six semaines dehors ; il en est de même de Le. Ma... et de beaucoup d'autres que la peur d'une correction retient des semaines entières hors de chez eux. Il est à remarquer que la plupart du temps, la sévérité des parents n'est pas telle qu'elle justifie leurs craintes. Celui-ci part à Nantes pour voir la mer, sans aucunes ressources, celui-là

reste plusieurs jours dehors, pour pouvoir contempler les baraques de la fête des Invalides, un autre, dont M. le docteur Legras nous racontait l'histoire, vient de Lyon à Paris à pied afin d'admirer la tour Eiffel. Ces motifs ne constituent des raisons suffisantes, et l'on peut bien rapprocher les enfants qui s'en servent de ceux qui n'en donnent pas du tout. La plupart, en effet ne justifient leurs escapades par aucune explication, se contentent de répondre à toutes les questions posées à ce sujet : « C'est comme si l'on m'avait poussé » ou bien « je ne sais pas pourquoi je suis parti ».

Si donc on veut expliquer les fugues chez les enfants, il ne faudra pas chercher d'autres mobiles que les phénomènes psychologiques qui se passent en eux.

On sait que l'on nomme champ de la conscience par analogie avec le champ visuel, défini par le Docteur Chauvel : « toute l'étendue de l'espace d'où nous pouvons recevoir une impression lumineuse, l'œil restant immobile et le regard fixe », le nombre le plus grand de phénomènes simples ou relativement simples qui peuvent se présenter à la fois dans une même conscience. Malheureusement, la psychologie expérimentale n'a pas pu déterminer le champ de la conscience, comme on mesure le champ visuel avec un périmètre ou un campimètre, et Wundt, peut-être le seul qui ait essayé une détermination expérimentale de ce genre, a soulevé bien des critiques en con-

cluant que « nous sommes autorisés à considérer douze représentations simples comme étant l'étendue maximum de la conscience ».

Malgré ces difficultés, et l'impossibilité d'apporter à une telle détermination des mesures précises, il y a un point facile à établir : c'est que le champ de la conscience comme le champ visuel peut varier ; il n'est point le même chez tous les individus, et tel homme dispose en un temps donné d'un nombre d'idées bien supérieur à tel autre. Ces idées, ces représentations sont la cause efficiente de nos actes, aussi l'individu dont l'aire de la conscience contient un grand nombre de sensations différentes, aura-t-il plus de chance d'agir sainement que celui dont l'esprit ne peut concevoir qu'un nombre très restreint de représentations. Chez le premier, les idées luttent entre elles, se contrebalancent et parviennent à se débarrasser des idées dominantes, chez le second au contraire, la seule image qui existe dans son esprit, n'étant mise en opposition avec aucune autre, deviendra une idée fixe, et aura sur la volonté une entière efficacité motrice.

Or, quelles sont les personnes qui satisfont à cette condition, qui ont le champ de conscience très rétréci ? Ce sont, semble-t-il, les malades, les enfants et les individus mis en somnambulisme. Chez les premiers il existe une sorte de fatigue ou de faiblesse qui restreint la quantité des phénomènes psychologiques, car dans la plupart des maladies dé-

bilitantes on retrouve des symptômes de cette conscience anormale : la distraction, l'absorption sur un point de toute la pensée, l'oubli des assistants.

Chez les enfants, la conscience paraît peu développée dans tous les sens, elle est aussi restreinte dans son étendue que dans sa nature : leurs actes impétueux, leurs croyances naïves, leurs colères et leurs larmes d'un instant, tout le prouve facilement.

Quand aux gens mis en état de somnambulisme, il y a longtemps que l'on a remarqué l'analogie qu'ils présentent avec les enfants « le commencement de la men-sambulance, (sommambulisme) remarque un magnétiseur, le comte de Rêdern, est une espèce d'enfance qui exige une véritable éducation ». « Rien n'est plus curieux, dit Janet « de voir des femmes de trente ans, sérieuses et froides à l'état de veille, prendre une fois en somnambulisme, des airs de bébés, gesticuler, jouer sans cesse, rire à tout propos, parler en zézayant, réclamer des petits noms, comme Nichette et Lili, et en réalité, prendre toutes les allures de très jeunes enfants. »

Ces trois catégories d'individus, grâce au rétrécissement notable du champ de la conscience, et à la diminution manifeste des phénomènes simultanés qui peuvent à chaque instant remplir l'esprit, ont leur volonté diminuée et presque nulle, ce sont des abouliques, leur volonté peut être annihilée par celle d'une autre personne, ils obéissent aux suggestions.

Cette suggestibilité est manifeste chez les malades notamment dans certains cas de fièvre typhoïde ; chez les somnambuliques, elle atteint son maximum, car là le champ de la conscience est si rétréci qu'il aboutit au « monoïdéisme ». Chez les enfants enfin la suggestibilité existe d'une façon indéniable, il suffit qu'ils désirent une chose pour qu'aussitôt l'idée devienne impulsive et en quelque sorte irrésistible.

La suggestion joue un grand rôle, dans les fugues des enfants, c'est un des principaux facteurs ; on la trouve, d'une façon bien nette, dans l'observation que nous avons empruntée à M. Raymond.

Dans la dernière fugue, le jeune M... fut trouvé sous le pont d'Austerlitz. Or il a raconté à ses parents, que pendant son séjour à l'hôpital, il était en très bons termes avec un de ses camarades, qu'il appelait son grand frère. Ce grand frère lui avait appris une foule de belles choses, en particulier il lui avait expliqué que le souverain plaisir, pour un jeune parisien, était de coucher sous les ponts. Aussitôt sorti de l'hôpital, l'enfant fait une fugue et les agents le trouvent dormant tranquillement sous un pont.

La plupart des escapades des enfants ne reconnaissent pas d'autres causes ; chez eux, une idée, un mot, une représentation quelconque, prennent vite un caractère impulsif et leur font accomplir des sottises. Ils n'ont aucune volonté, ils obéissent à toutes les impulsions qu'ils reçoivent, plus facilement aux

bonnes qu'aux mauvaises, il suivent l'exemple du milieu qui les entoure, et quand le hasard les met en relation avec des petits vagabonds, ils ont vite fait de se laisser suggestionner et d'essayer des fugues. Cela est surtout vrai chez les jeunes enfants, car les expériences psychologiques ont montré que la suggestibilité était en rapport direct avec les années. Plus un enfant est jeune et plus il est suggestible.

Il faut ajouter que le plus souvent, les enfants sont livrés à eux-mêmes ; les parents travaillent chacun de leur côté et laissent les enfants seuls à la maison avec toute la liberté possible. C'est à ce manque de surveillance que l'on doit imputer bon nombre d'escapades, et c'est aussi la raison qui rend les fugues bien plus nombreuses dans la classe pauvre. Les enfants des gens aisés ont bien comme les autres des idées de voyage et d'aventure, nous dirons même qu'ils en ont peut-être plus, car plus que les enfants d'ouvriers, ils lisent des récits de voyages merveilleux qui exaltent leur imagination ; nous avons tous étant jeunes, désiré être des Robinsons et découvrir des pays inconnus, après les lectures de Jules Verne ou du Robinson Crusoë.

Mais dans la classe riche, les enfants sont soumis à une surveillance de tous les instants et ils ne peuvent guère mettre en pratique leurs idées de voyage. Parviennent-ils à tromper un instant la vigilance de ceux qui les gardent, ils ne vont pas loin,

Meurice

habitué au confortable, ils ne se soucient guère de coucher sur la dure et de vivre de pain sec. Leurs vêtements propres et ne ressemblant pas à ceux des vagabonds, les dénoncent à la police et ils sont vite reconduits au domicile paternel. Ces raisons rendent les fugues des enfants riches très peu nombreuses, mais ils n'en ont pas moins l'impulsion ; nous citerons pour exemple, l'histoire d'un de nos camarades, aujourd'hui docteur, qui à l'âge de six ans, partit de chez lui, avec sa sœur, après s'être exalté tous deux à la lecture de Jeanne d'Arc, pour sauver la Lorraine. Ils n'allèrent pas loin, bien entendu, car reconnus au bout de quelques kilomètres, par des voisins de campagne, ils furent reconduits chez leurs parents.

Au mois de septembre 1898, les journaux ont raconté l'histoire d'un jeune homme, de très-authentique noblesse, qui s'enfuit de chez lui et devint chef d'une bande de jeunes voleurs. Enfin tout récemment, à l'occasion de la mort de Félix Faure, deux enfants de très bonne famille, âgés l'un de 13 et l'autre de 14 ans, sont partis du département du Nord pour venir assister aux obsèques du président. Ils avaient dérobé avant de partir la somme nécessaire pour payer leur voyage. Arrivés à Paris et se trouvant sans ressources, ils durent coucher à la belle étoile, puis voulant à tout prix se procurer de l'argent, ils essayèrent du vol à l'américaine. Mais n'y étant pas habitués, ils se firent vite arrêter.

CHAPITRE IV

Envisagées au point de vue social, les fugues sont très dangereuses. Le vagabond se fait tort à lui-même comme il fait tort à la société. L'enfant une fois hors de chez lui, n'étant plus soumis à la surveillance de ses parents, se livre à ses mauvais instincts. Il fréquente des vagabonds comme lui, et sa faiblesse de volonté qui a déjà occasionné sa fugue aidant, il est vite entraîné à tous les vices.

Le Docteur Rodiet dans sa thèse sur « l'alcoolisme chez l'enfant » a montré que l'ivrognerie était fréquente chez les enfants, d'autant plus fréquente que trop souvent ils sont issus de parents alcooliques qui leur ont transmis leur passion de l'alcool.

Le vol est bien souvent associé à la fugue ; tantôt les enfants s'échappent de chez eux parce qu'ils ont dérobé de l'argent et qu'ils veulent en profiter, d'autres fois au contraire, la fugue est la cause du vol ; trop paresseux pour travailler les vagabonds trouvent plus facile de voler aux étalages pour subvenir à leurs besoins. Il n'est pas rare, et l'observation

XV nous fournit un cas de ce genre, de trouver des associations de jeunes vagabonds, qui volent pour le compte de la communauté, mettent ensemble tous leurs larcins, et la nuit venue, font des orgies dans les carrières de la banlieue. Fréquemment ils prennent goût à ce genre de vie, et bon nombre, échappant aux recherches de la police, deviennent des malfaiteurs et des assassins.

Quel est le traitement à mettre en usage pour lutter contre les fugues et leurs conséquences ? Mis en présence d'enfants qui font des fugues, il est nécessaire tout d'abord de faire le diagnostic de l'impulsion à laquelle ils ont obéi. Est-elle de nature hystérique ou comitiale, ou est-elle au contraire psychasthénique ? Ce diagnostic important au point de vue du traitement ne l'est pas moins pour une expertise médico-légale. Car si les hystériques et les épileptiques sont complètement irresponsables des méfaits qu'ils ont pu commettre pendant leurs fugues ; il n'en est pas de même chez les psychasthéniques où la responsabilité, tout en étant atténuée, n'en existe pas moins. Sur quels caractères pourra-t-on baser son diagnostic ? Il est un point essentiel qui suffit à lui seul pour distinguer les fugues psychasthéniques, c'est qu'elles ne sont pas suivies d'amnésie, ce sont des impulsions conscientes et raisonnées, où la mémoire des faits est toujours conservée.

Dans les fugues hystériques et épileptiques, la

conscience n'existe pas, aussi ces deux catégories de fugues sont-elles souvent fort difficiles à séparer l'une de l'autre. On peut néanmoins s'appuyer sur ce fait que les hystériques sont hypnotisables et retrouvent pendant l'hypnose le souvenir de leurs fugues ; puis les fugues hystériques sont bien mieux coordonnées que celles de nature comitiale. « Un automatisme vraiment épileptique, dit M. Janet, doit être à notre avis très court, sans raisonnement, sans combinaison intelligente des actes en rapport avec les circonstances et pour avouer toute notre pensée, une fugue complète durant des journées entières, dans laquelle le sujet part et agit en apparence, comme une personne normale, nous paraît appartenir bien plus à l'hystérie qu'à l'épilepsie ».

Les fugues franchement épileptiques cèdent aux hautes doses de bromure ; la médication bromurée agit, en effet, aussi bien sur les manifestations délirantes de l'épilepsie que sur les phénomènes convulsifs. Les fugues de nature hystérique n'étant autre chose que le résultat d'une idée fixe, doivent être traitées par l'hypnotisme, on suggèrera au sujet une idée nouvelle qui, peu à peu, prendra la place de l'idée fixe et l'idée fixe une fois disparue, l'automatisme ambulaire qui en est la conséquence, disparaîtra avec elle.

La thérapeutique applicable aux fugues psychasténiques n'a pas de règles aussi fixes ; néanmoins il est quelques points du traitement qui paraissent bien

établis. Nous avons vu que les psychasténiques qui font des fugues présentent une faiblesse particulière de la synthèse mentale et une volonté insuffisante. Si l'on veut obtenir un résultat satisfaisant, il faudra agir sur ces deux phénomènes qui dépendent l'un de l'autre.

Tout d'abord il faudra chercher à modifier ce terrain de dégénérescence, dans lequel existent ces manifestations nerveuses, on s'adressera aux toniques généraux qui ont une action réputée sur le système nerveux. En première ligne il faut placer l'hydrothérapie, puis certains médicaments tels que le fer, le phosphore, l'arsenic, la kola. L'état général étant ainsi amélioré, aura une heureuse influence sur les phénomènes nerveux qui en dépendent.

En même temps on s'efforcera de relever le jugement, l'attention, la synthèse mentale. Ce traitement psychologique n'est certainement pas le plus facile. Par des exercices gradués, il faudra cultiver l'attention. Il est curieux de voir combien les dégénérés éprouvent souvent de difficultés à fixer leur attention. On leur enseignera à vouloir, on s'efforcera de les rendre capables d'assujettir à leurs idées leurs tendances instinctives et irréflechies, et d'assurer à leur intelligence une souveraine maîtrise sur leurs actes, de façon à ce qu'ils ne soient point les jouets inertes des circonstances. Notre esprit n'étant qu'un vaste réseau de représenta-

tions distinctes, dont l'influence sur les actes volontaires n'est pas contestable, c'est par la volonté que l'on peut maintenir dans le champ de la conscience, certaines représentations, et affaiblir les représentations antagonistes.

Pour arriver à fortifier la volonté chez les enfants, on pourra recourir à la suggestion, à l'état de veille, les résultats obtenus sont parfois satisfaisants

Ces différents moyens de traitement ne sont pas applicables en ville chez des enfants que des parents ne surveillent pas ; la détention plus ou moins prolongée dans un asile rendra alors de grands services, et pourra éviter de grands malheurs ; du vagabond qui serait peut-être un jour devenu un assassin, l'asile fera un homme en mesure d'être utile à ses semblables et à la société.



CONCLUSIONS

1° Il existe en clinique trois catégories de fugues : les fugues hystériques, épileptiques et psychasthéniques.

2° Les fugues psychasthéniques sont très fréquentes chez les enfants.

3° Elles tiennent au rétrécissement du champ de la conscience, à l'insuffisance de la synthèse mentale à leur faiblesse de volonté qui les rend suggestibles, et à leurs instincts vicieux ;

4° Elles sont funestes pour la société et pour l'enfant qui les accomplit ;

5° Le traitement consiste à surveiller étroitement les enfants, et pour cela il est souvent nécessaire de les interner dans un asile, à relever et à fortifier leur synthèse mentale et leur volonté.

Vu :

Le Président de la Thèse,
JOFFROY.

Vu : le doyen,
P. BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

Maurice

5

BIBLIOGRAPHIE

- Charcot. — Leçons du mardi.
- Colin. — Etat mental des hystériques, thèse de Paris 1890.
- Despine. — Etude sur le somnambulisme 1880.
- Falret. — Etat mental des épileptiques.
- Féré et Motet. — Etude médico-légale sur le somnambulisme 1887.
- Garnier. — Annales d'hygiène et de médecine légale 1887.
- P. Janet. — Histoire d'une idée fixe. Revue physiologique 1894.
- P. Janet. — Névroses et idées fixes 1896.
- P. Janet. — L'automatisme psychologique 1889.
- Laurent. — Des états seconds. Th. Bordeaux 1892.
- Legrand du Saulle. — Etude médico-légale sur les épileptiques 1877.
- Ochorowicz. — Suggestion mentale.
- Payot. — Education de la volonté 1895.
- Pitres. — Leçons cliniques sur l'hystérie.
- Raymond. — Leçons sur les maladies du système nerveux 1896.
- Rodiet. — L'alcoolisme chez l'enfant. Th. Paris 1897.
- Respaut. — Des délires épileptiques 1883.

Souques. — Automatismes ambulatoires chez un dipsomane.
Arch. Neurol 1892.

Sous. — De l'automatisme comitial, ambulatoire, thèse
de Paris 1890.

Speincer. — Principes de psychologie.

Tissié. — Les aliénés voyageurs, thèse de Bordeaux 1889.

Wundt. — Eléments de psychologie physiologique, Tra-
duction 1886.

